

## **Le peintre**

Gladys Benudiz

Numéro 87, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benudiz, G. (2013). Le peintre. *Brèves littéraires*, (87), 53–54.

## GLADYS BENUDIZ

### LE PEINTRE<sup>1</sup>

À moitié réveillée, mon peignoir enfilé à l'envers, je cours afin que le doigt collé sur la sonnette de la porte arrête son tintamarre. Je l'entrebâille en glissant un œil mauvais vers l'effronté qui, à sept heures du matin, vient d'interrompre mon sommeil de préretraitée. L'intrus, un jeune homme en complet-cravate, corps bien fait fléchi en plongée sur ma petite taille, me dévisage derrière des lunettes d'intello. Je m'entends prononcer sèchement la phrase de circonstance :

- « Je ne suis pas intéressée, merci.
- Ah ! vous avez changé d'avis ?
- Pas que je sache. Je suis athée et communiste.
- Excusez, je ne savais pas... Je peux revenir plus tard.
- Pas la peine, je ne suis pas intéressée.
- Mais vous m'avez dit de passer aujourd'hui. »

Déclic.

« Mon Dieu ! le peintre ! Vous êtes le peintre ! »

Changement de rôle. Je me rajuste et j'affiche un air de fillette contrite de cinquante ans bien sonnés.

« Je suis désolée. Je ne pensais pas que vous passeriez si tôt. Je vous ai vraiment pris pour quelqu'un d'autre ! Le complet, la cravate... »

Et j'ajoute sur un ton qui se veut complice :

- « Ce n'est pas comme ça qu'on imagine les peintres !
- Hum... l'habit ? C'est parce que j'ai des funérailles. »



Le peintre au doux nom de Cyrille se tient maintenant au milieu de la cuisine. Calepin à la main, il prend des notes en pivotant sur lui-même avec la grâce d'un derviche tourneur. Pendant qu'il passe d'une pièce à l'autre, à la dérobée, je lisse d'une main mes cheveux dus

pour une teinture. Après avoir eu l'air d'une mégère, je me fais l'effet d'une sorcière.

– Bon, j'ai ce qu'il faut, madame. Je reviendrai demain pour commencer le travail. Je vous laisse les échantillons de couleurs.



Sept heures tapantes, la sonnette retentit. Je capte dans un miroir mon reflet de « jeune quinquagénaire pas mal tournée pour son âge », comme le susurre mon ego enjôleur. Coquetterie visant à effacer le souvenir de la fée Carabosse de la veille, j'ai noué en queue de cheval mes cheveux dont les racines grisâtres ont disparu. J'ai aussi tracé une ligne de khôl sous mes yeux. J'amorce le geste de refermer le décolleté qui dévoile un peu trop mes atouts, mais je balaie d'une pichenette mes velléités de pucelle surannée et me précipite vers la porte. Avant d'ouvrir, je fais une pose pour peindre sur mon visage un sourire aguicheur.

Dans l'embrasure, point d'éphèbe blond. À la place, un nabot bedonnant qui bredouille des explications en code morse :

« Cyrille... accident... hôpital... remplaçant... »

Incrédule, j'essaie de digérer le discours du substitut.

« Cyrille a dit de faire la chambre aujourd'hui. Avez-vous décidé de quelle couleur vous la voulez ?

– Oui. Ça devait être Lys sauvage, mais allons-y pour Mer de glace. »

---

1 Cette nouvelle de Gladys Benudiz a remporté le prix Paulette-Chevrier de la Fédération québécoise du loisir littéraire. En partenariat avec la Société littéraire de Laval, les prix du loisir littéraire 2012 ont été officiellement remis à l'occasion du concert-bénéfice du 5 mai 2013 à la chapelle du Mont-De-La Salle, à Laval. À lire aussi dans ce numéro (p. 75), dans la section « Dossier LGBT », *Piano-bar*, une nouvelle de Denis-Martin Chabot, qui lui a valu une mention du jury à ce même concours.